

## Changement social, famille et fécondité en Afrique tropicale : critique théorique et méthodologique

Victor Piché

Volume 4, numéro 1, 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305794ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305794ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des démographes du Québec

ISSN

0380-1721 (imprimé)

1705-1495 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Piché, V. (1975). Changement social, famille et fécondité en Afrique tropicale : critique théorique et méthodologique. *Cahiers québécois de démographie*, 4(1), 28–41. <https://doi.org/10.7202/305794ar>

## Changement social, famille et fécondité en Afrique tropicale:

### critique théorique et méthodologique \*

PAR

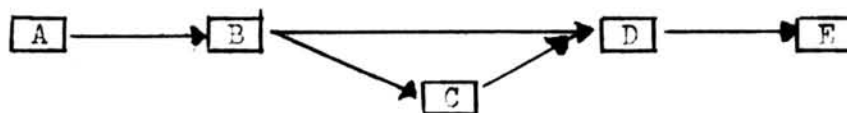
VICTOR PICHE\*\*

#### I. Introduction

En faisant la revue des études sur les changements dans la famille et la fécondité en Afrique tropicale, il apparaît clairement que la plupart des études se réfèrent à un modèle général impliquant une chaîne causale allant de l'industrialisation aux changements de fécondité. Brièvement, le modèle spécifie que les facteurs de changement social tels que l'industrialisation et l'urbanisation (A) produisent des nouvelles attitudes et transforment les structures sociales et économiques (B), qui à leur tour transforment les attitudes et les relations familiales (C), conduisant ainsi à une baisse de la fécondité (E) sous l'influence directe des variables intermédiaires de Davis et Blake<sup>1</sup> (D). Le diagramme suivant illustre ce modèle:

Diagramme I

Changements familiaux et de fécondité



---

\* Résumé des principaux résultats de la thèse de doctorat soumise par l'auteur à l'Université Cornell.

\*\* Du département de démographie de l'Université de Montréal

<sup>1</sup> Kinsley Davis et Judith Blake, "Social Structure and Fertility", Economic Development and Cultural Change, Vol. 4, no 3 (avril), 1956, pp. 211-235.

- A: Industrialisation et urbanisation
- B: Changements dans les structures et les attitudes économiques et sociales.
- C: Changements familiaux
- D: Variables intermédiaires "Davis-Blake"
- E: Fécondité.

Plus spécifiquement, l'industrialisation et l'urbanisation produisent un type de société dite "moderne" où l'importance des activités agricoles diminue avec l'apparition d'une économie industrielle et urbaine. Une mobilité accrue des individus de même qu'une meilleure éducation caractérisent également ce nouvel ordre économique et social. Ainsi, les attitudes se transforment dans tous les aspects de la vie, y compris les relations familiales. Les liens de parenté diminuent en importance, de nouveaux rôles familiaux apparaissent, les relations époux-épouses deviennent plus égalitaires et se caractérisent par une plus grande communication, etc. Dans ce contexte, les couples qui désirent une famille moins nombreuse peuvent limiter leur naissance avec l'utilisation de la contraception.

Ce modèle développé surtout à partir de l'expérience occidentale a par la suite été appliqué dans plusieurs pays en voie de développement. Toutefois, dans ces pays, l'accroissement de la population était tel que plusieurs personnes ont pris conscience que le développement socio-économique se trouvait sérieusement handicapé par l'accroissement rapide de la population. Ayant en tête le modèle décrit ci-haut, plusieurs chercheurs orientés vers l'étude des politiques de population ont commencé à se concentrer sur les moyens de réduire la taille des familles, i.e. contraception et planning familial. Les études "CAP" (Con-

naissance, Attitude et Pratique de la planification familiale) se sont ainsi multipliées dans le Tiers-Monde.

Toutefois, et le modèle général, i.e. celui comprenant les facteurs de "A" à "E", et le modèle plus spécifique, i.e. celui se concentrant sur le planning familial, sont criticables sur le plan théorique aussi bien que sur le plan méthodologique et doivent donc être évalués. Cette évaluation a été faite ici dans le contexte africain. Du point de vue théorique, la critique du modèle général consiste à examiner les hypothèses de base sous-jacentes à ce modèle. Du point de vue méthodologique, il faut examiner à la fois les méthodes de collecte des données, surtout la méthodologie des enquêtes telle qu'appliquée en Afrique, et les données elles-mêmes qui servent à vérifier les hypothèses du modèle général.

## II. Critique théorique

Sept points résument brièvement les conclusions principales en ce qui concerne les lacunes théoriques que comporte le modèle de changement familial tel qu'appliqué dans la recherche en Afrique.

(1) La plupart des études traitant des changements dans la fécondité négligent les facteurs de type "A" et "B" (voir diagramme ci-haut): en effet, les concepts de changement, d'urbanisation, de développement, sont très rarement définis. Ainsi, le lien causal entre les variables indépendantes (i.e. les facteurs "A" et "B") et les variables dépendantes (i.e. les facteurs "C" à "E") est présumé plutôt que vérifié empiriquement.

(2) La perspective fonctionnaliste, dominante dans la plupart des études du changement social, met l'accent sur l'harmonie, l'équilibre, l'intégration et le consensus alors que la situation coloniale de la plupart des pays africains implique plutôt la présence de conflits. Toute théorie de changement social en Afrique devra se construire à partir des concepts fondamentaux de conflit et de domination, concepts qui sont trop souvent absents des analyses fonctionnalistes.

(3) Une des limites les plus importantes dans l'application du modèle de changements familiaux en Afrique consiste dans la pré-détermination des problèmes de recherche. Par exemple, dans l'étude des changements familiaux, les chercheurs mettent l'accent sur les aspects suivants: "la nucléarisation" de la famille; la liberté de choix dans la sélection des conjoints; l'amélioration du statut de la femme; l'amélioration de la communication entre les époux; et enfin, l'intérêt pour le planning familial. Toutefois, trois déficiences affectent ces hypothèses: (i) de par leur origine occidentale, la plupart de ces hypothèses ne s'appliquent pas à la majorité des Africains qui continuent à vivre en marge du processus de développement. Pour les vérifier, les chercheurs doivent alors sélectionner un groupe très spécifique de la population, i.e. une petite minorité d'élites urbaines qui ont été influencées par les modes de vie occidentaux. (ii) Plusieurs concepts inclus dans les hypothèses comportent des jugements de valeur: par exemple, liberté de choix, amélioration du statut de la femme, etc.: tous des concepts qui impliquent jusqu'à un certain point que les modes de vie traditionnels sont inférieurs aux modes de vie moderne. (iii) Enfin, même dans les sociétés industrialisées, la plupart de ces

hypothèses sont remises en question en ce qu'elles ne reflètent pas les véritables changements de comportement mais plutôt des **stéréotypes** sur ce qu'est le comportement traditionnel.

(4) Sous-jacent à ces hypothèses, on retrouve le concept de "l'homme moderne" opposé à l'homme traditionnel. Toutefois, la définition de la modernité et du modernisme relève de l'ethnocentrisme conceptuel et, en dernière analyse, reflète l'occidentalisation.

(5) En effet, l'étude du changement social sous l'angle de la modernisation n'est que l'étude du processus d'occidentalisation. Certes, l'influence occidentale s'est fait sentir et se fait toujours sentir dans plusieurs domaines de la vie sociale africaine. La critique doit plutôt porter sur l'attention exclusive portée à cette seule dimension du changement, alors qu'en fait le changement est un processus multidimensionnel.

(6) Certaines hypothèses de base sous-jacentes au modèle de changement social perçu comme modernisation doivent être remises en question: (i) le changement n'est pas nouveau ni récent en Afrique de sorte qu'il n'est pas exact de décrire l'Afrique traditionnelle comme ayant été statique; (ii) le changement n'est pas uniforme ni unidirectionnel: en effet, certains groupes réagissent très différemment au changement et l'occidentalisation n'est qu'une réaction parmi d'autres. Par exemple, on a démontré que si l'étude du changement social ne tient pas compte du processus de stratification ou des structures sociales antérieures, on

donne faussement l'impression que tous les individus et les groupes se modernisent. (iii) Le changement n'amène pas nécessairement la désorganisation: au contraire, plusieurs études montrent que les personnes, devant de nouvelles opportunités et ressources, ré-organisent leurs relations sociales en opérant une synthèse des anciennes et des nouvelles formes de vie sociale. (iv) Enfin, le changement vu comme modernisation n'implique pas nécessairement le développement: la plupart des études de modernisation postulent la nécessité des valeurs modernes pour que le développement se réalise. En fait la modernisation implique trop souvent un modèle de développement qui ne fait que perpétuer l'élite existante.

(7) En ce qui concerne la relation entre la fécondité et le développement, la critique la plus importante concerne la définition du développement. Trop souvent le développement économique est synonyme d'industrialisation telle que vécue par les sociétés occidentales. Ce processus favorise les groupes d'élites qui bénéficient le plus de la croissance économique. La redéfinition du développement comporte six principes fondamentaux; (i) le développement doit impliquer la participation de toute la population qui doit voir ses ressources (à tous les niveaux) augmenter; (ii) le développement économique doit signifier plus que croissance économique: les aspects de distribution doivent faire partie de l'équation économique au même rang que les aspects de production; (iii) le développement doit favoriser la "dé-métropolitainisation": i.e. la production et la distribution doivent être orientées vers les populations rurales, et non exclusivement vers les élites urbaines; (iv) le développement doit donc mettre l'accent sur les secteurs ruraux et agricoles étant donné que la majorité de la population va continuer,

et pour longtemps encore, à travailler dans ces secteurs; (v) ainsi, l'industrialisation doit être axée sur le développement rural et non le défavoriser; (vi) l'éducation orientée vers le développement rural doit être encouragée plutôt que l'éducation orientée vers les emplois de type urbain qui sont de toute façon très limités. Le point crucial est de créer de véritables opportunités afin d'augmenter les ressources (sociales, politiques, économiques, etc.) de la majorité de la population. Dans ce contexte de développement qui englobe beaucoup plus que la croissance, on peut s'attendre à une réduction de la taille de la famille. En effet, l'approche du "développement rural" spécifie les types de transformations sociales et économiques qui sont nécessaires pour faire diminuer la fécondité.

### III- Critique méthodologique

#### 1. Problèmes de recherche généraux

Non seulement le modèle des changements familiaux et de fécondité tel qu'appliqué en Afrique souffre-t-il de plusieurs lacunes conceptuelles et théoriques, mais, en plus, la plupart des hypothèses déduites du modèle ont été vérifiées avec des données de qualité douteuse. Les problèmes méthodologiques généraux sont fort nombreux: ceux-ci comprennent (i) les problèmes de définitions: plusieurs concepts qui sont opérationnels et qui ont un sens dans les pays occidentaux deviennent problématiques dans les sociétés africaines. Par exemple, même un concept apparemment aussi simple que "taille de la famille" est difficile à rendre opérationnel (on le verra plus loin d'ailleurs). (ii) Problèmes de traduction: en Afrique, les questionnaires doivent être traduits



en plusieurs langues. Ainsi, plus il y a de langues différentes, plus grande est la probabilité que certains concepts, mots et expressions auront des sens différents. De plus, certains mots n'existent même pas dans les langues africaines de sorte que des équivalents doivent être trouvés! Or, le chercheur étranger (soit au pays soit au groupe ethnique en question) n'a que peu de contrôle sur cette opération linguistique délicate. De toute façon, très peu de recherches et d'expériences ont été tentées dans ce domaine critique.

(iii) Problèmes relatifs aux interviews: trois aspects sont à souligner ici. Premièrement, l'interview comme technique de collecte des données est étrangère aux coutumes de plusieurs groupes en Afrique et cela ne peut qu'affecter la fiabilité des réponses données par les répondants. Deuxièmement, étant donné le niveau très faible de l'éducation, il est difficile de recruter des interviewers compétents: c'est ce qui explique que les facteurs purement personnels (e.g. habileté individuelle) introduisent des biais dans les réponses. Et troisièmement, il existe un problème de communication dans les rapports interviewer-interviewé puisque la plupart des interviewers sont recrutés parmi les étudiants et ceux-ci sont souvent identifiés à l'élite.

(iv) Problèmes d'échantillonnage: Dans la plupart des pays en Afrique, on connaît mal la population de base; l'unité de sondage est difficilement identifiable (i.e. l'individu, le ménage, le village, etc.); tous les groupes ne peuvent pas être inclus dans l'échantillon (problème de recouvrement); les structures d'échantillonnage varient d'une

étude à l'autre diminuant considérablement la comparabilité des résultats; enfin, il existe des problèmes pratiques parfois insurmontables dans certains pays africains: par exemple, les cartes des villes sont souvent dépassées; les localités choisies dans l'échantillon sont ou bien inaccessibles ou bien inexistantes; l'échantillonnage des zones urbaines non loties demeurent encore un problème non résolu; etc.

(v) Problèmes d'analyse et d'interprétation: compte tenu de la qualité médiocre des données, il n'est pas surprenant que les techniques d'analyse sont plutôt simples et dépassent rarement le niveau descriptif. Ce qui est surprenant, c'est qu'on tente de déduire des généralisations causales à partir de ces données. Les abus d'interprétation dans les études de fécondité en Afrique sont monnaie courante: par exemple, des variables de contrôle cruciales sont souvent négligées; les données d'enquête (e.g. distributions de fréquences) sont comparées avec des données anthropologiques qui reflètent davantage le comportement normatif: ainsi, quand une minorité de répondants dévie de la norme (e.g. la polygamie), on conclue qu'ils ont abandonné le comportement traditionnel, même si on n'a pas d'idée de ce qu'aurait été la distribution des réponses si on avait interviewé ces mêmes individus dans le passé. Dans ces cas, il apparaît évident que le lien entre théorie et faits est très faible et que les hypothèses sont presque toujours acceptées dans la direction prédéterminée par le modèle quelle que soit la qualité des données recueillies. Un bon exemple de cela est l'abus d'interprétation dans les données de type CAP, données qui, on le verra plus loin, sont de qualité pour le moins douteuse: mais ceci ne semble pas inquiéter certains chercheurs qui concluent, sur la base de ces

données, qu'il y a un besoin réel de programmes de planning familial dans la population enquêtée.

## 2. Problèmes de qualité des données

Examinons plus en détail la "fiabilité" des données recueillies dans les enquêtes de fécondité en Afrique tropicale, données sur lesquelles prétendent se baser les décisions de politiques démographiques. Ici, on utilise des données d'une enquête effectuée au Niger en 1970-71. On peut distinguer trois types de données recueillies dans les enquêtes CAP conventionnelles: (i) données structurelles de type socio-économique (appelons-les Type I, factuel-non-temporel); (ii) données structurelles de type démographique impliquant la notion de temps (Type II, factuel-temporel); et (iii) données de type CAP, surtout des variables d'attitude mais aussi quelques variables de comportement reliées au planning familial (Type III, d'attitude). L'évaluation de ces trois types de données a fourni les résultats qui suivent.

### a) Variables de Type I: factuel-non-temporel

Il est généralement admis que les données structurelles socio-économiques recueillies dans les enquêtes sont les plus fiables de toutes les données. Les résultats de notre analyse appuient cette hypothèse, surtout quand on compare ces données avec celles de Type II et III. Toutefois, il existe des problèmes même avec ces variables; mentionnons-en deux.

D'abord, il faut dire que les taux de non-réponse (i.e. ceux qui ne donnent pas de réponse ou qui répondent "je ne sais pas") sont généralement faibles pour ces variables de Type I. Il y a toutefois des problèmes spécifiques (i) quand la notion de nombre est impliquée, par exemple dans les questions "combien d'années d'études avez-vous complétées?" ou "combien de déplacements avez-vous faits depuis l'âge de 15 ans"; et (ii) quand il s'agit pour les femmes de donner des renseignements sur leur mari: dans ces deux cas, les taux de non-réponse augmentent considérablement. A bien y penser, il n'est pas surprenant que pour ce type de données les taux de non-réponse soient plus faibles que pour les autres: à l'exception de la faible minorité urbaine, la plupart des personnes sont homogènes quant aux caractéristiques socio-économiques. Par exemple, dans l'étude du Niger, 84% de l'échantillon urbain, et 97% de l'échantillon rural n'étaient jamais allées à l'école; de 94% (urbain) à 100% (rural) sont musulmans; etc.

Le problème le plus sérieux concernant les données de Type I se rapporte à la concordance des réponses d'un passage à l'autre. En effet, quand la femme est ré-interviewée par un autre interviewer (une situation de "follow-up") la correspondance entre le premier et le deuxième passage n'est pas aussi élevée qu'on s'attendrait, compte tenu du type de données. Par exemple, seulement 78% des femmes ré-interviewées rapportent le même niveau d'éducation dans les deux cas; pour la question sur le lieu d'origine, le taux de correspondance est de 67%; pour la question sur l'occupation habituelle, le taux de correspondance est de 65%. Encore une fois les questions impliquant des nombres ou des caractéristiques des maris ont des taux de

correspondance plus faibles; par exemple pour le nombre de déplacements depuis l'âge de 15 ans, seulement 25% ont donné le même nombre dans les deux interviews; seulement 23% ont rapporté un même niveau d'éducation pour leurs maris. Bref, les questions de Type I présentent donc certains problèmes de fiabilité si on en juge par les données évaluées ici.

b) Variables de Type II: factuel-temporel

En ce qui concerne les variables structurelles de type démographique (impliquant une notion de temps) la situation est pour le moins inquiétante. En terme des niveaux de non-réponse, ces variables ont les taux les plus élevés: toutes les 11 variables utilisées ont des taux de non-réponse au-dessus de 10%, et huit de celles-ci ont des taux au-dessus de 40%. Compte tenu du fait que les variables de Type II sont cruciales pour l'analyse démographique (cela va de soi), il apparaît curieux que les enquêtes de fécondité en Afrique ne se sont pas concentrées davantage sur ces variables, dans le but de recueillir des données démographiques significatives et de bonne qualité.

Afin de mieux cerner la gravité du problème, examinons deux variables démographiques fondamentales: l'âge et le nombre de naissances vivantes.

- Le problème de l'âge: La majorité des enquêtées ignorent leur âge de sorte que c'est l'enquêteur qui doit faire une estimation des âges des enquêtées. Si l'on compare la structure par âge telle que

donnée par les enquêtées (celles qui connaissent leur âge) et la structure par âge telle qu'estimée par l'enquêteur, les préférences pour les âges se terminant avec "0" et avec "5" sont prononcées dans les deux cas. Même en utilisant différentes approches, on n'améliore pas significativement les données sur les âges: par exemple, la méthode du calendrier historique n'a pas produit une structure par âge différente de celle obtenue par la méthode d'estimation à vue d'oeil. Toutefois, la méthode d'estimation des âges à partir de l'histoire complète des grossesses a produit une structure par âge un peu plus régulière (i.e. moins de concentration) que les deux autres méthodes. Le problème majeur avec des données d'enquête réside dans l'impossibilité d'ajuster (polir) les données comme cela est possible avec celles des recensements.

Le problème de l'âge devient encore plus flagrant lorsque l'on examine les données de "follow-up" sur l'âge. Ainsi, quand la femme est ré-interviewée par un enquêteur différent, dans 75% des cas, les estimations des enquêteurs ne concordent pas. Même en groupant les âges en groupe de cinq, le taux de non-concordance demeure dans les 50-60%. Il semble que la détermination de l'âge dans les enquêtes relève davantage d'un jeu de devinette basé sur l'apparence physique de l'enquêtée telle que perçue par l'enquêteur.

- L'enregistrement des naissances: Avec les données du "follow-up" il est possible de vérifier la qualité de l'enregistrement des données sur les naissances. Par exemple, à la question sur le nombre total de naissance vivantes que la femme a eues, 47% des femmes ont donné

un nombre différent dans le deuxième interview. Ces résultats sont loin d'être encourageants.

c) Variables de Type III: d'attitude

De toutes les variables examinées ici, ce sont les variables de Type III dont la qualité laisse le plus à désirer. Plusieurs lacunes rendent ces données presque inutilisables: (i) pour toutes les variables d'attitude de type CAP, les taux de non-réponse dépassent 10%; (ii) le type de réponse "ça dépend de Dieu" est statistiquement et culturellement très important; de plus, quand les femmes sont ré-interviewées, il y a continuellement des transferts entre les catégories "ne sais pas", "non-réponse", et "ça dépend de Dieu". En fait, ces réponses sont équivalentes dans l'esprit des enquêtées. Si on ajoute aux "non-réponses" les "ça dépend de Dieu", on aboutit au résultat qu'il ne reste plus que 20 à 30% des réponses sur lesquelles on voudrait baser les politiques. (iii) L'importance de la catégorie "ça dépend de Dieu" est confirmée par l'impossibilité de pousser l'enquêtée à préciser sa pensée. Par exemple, quand la femme répond "ça dépend de Dieu" à la question relative au nombre idéal d'enfants, l'interviewer pose une autre question: "Mais, combien est-ce que Dieu donne?". La grande majorité a refusé de répondre à ce type de question. (iv) Le fait de changer la formulation de certaines questions n'a pas amélioré les résultats. (v) Enfin, d'importantes variations par enquêteur dans les réponses sont notables, ce qui suggère que ces questions ne sont pas comprises ni posées de la même façon par tous les enquêteurs. Bref, pour toutes les raisons invoquées ci-haut, l'interprétation et l'utilité des données d'attitude de type CAP sont sérieusement remises en question dans le contexte africain.